

## VI

*« À l'un, l'homme donna sa tête.  
Au deux et au trois, l'homme donna son bras droit et sa jambe droite.  
Au quatre et au cinq, l'homme donna son bras gauche et sa jambe gauche.  
Lorsqu'il fallut honorer ce qui était un de plus que cinq, l'homme donna son  
sexe. »*

*« Si le chiffre six et le sexe sont étymologiquement liés, c'est parce que  
lorsqu'on jouit six fois avec la même personne dans une même nuit, on se  
transforme en soupir. Alors on n'a plus aucun souci à se faire, et on passe son  
temps à flotter dans les airs, d'une bouche à une autre. Chaque soupir que tu  
pousses, c'est un couple qui a joui six fois dans une même nuit et qui s'est  
évanoué entre les draps.*

- *Et quand je lève les yeux au ciel, c'est quoi ?*
- *C'est que tu t'ennuies. »*

La langue pendue, besogneuse, et les oreilles bien au chaud, je la cherchais désespérément sous les draps mais elle se déroba toujours à ma poigne. Le lit, pourtant, n'était pas grand. À un moment j'eus de la chance et je réussis à lui agripper un téton, et alors sans autre forme de procès, je le pressai entre mes doigts comme si ç'eût été un mauvais rêve. Elle fit un grand « AH ! » avant d'objecter en me broyant la bourse droite. Ce curieux retour de flamme me fit produire un grand « OH ! ». Mon « OH ! » et son « AH ! » s'assirent alors côte à côte afin d'interpréter *insieme* le concerto pour orgasme de cœur à quatre mains. À l'entrée du do dièse, nous jouîmes l'un sur l'autre comme on s'éclabousse à la pataugeoire. Du rire lui dégouлина le long de la cuisse, se fraya un chemin jusqu'à mon oreille interne dans laquelle il se coinça à la manière de la petite pièce de lego chez l'enfant en bas âge. Pendant un temps je luttais de la nuque pour garder ma tête entre ses deux jambes, malgré leur puissant étau qui menaçait de me briser le crâne si je ne libérais pas sur le champ sa chatte hilare acculée au plaisir. « Tiens bon, je pensais, marin dans la tempête, la victoire par K.O. est à toi ! ». Son corps suintant de rire et de délice fut brusquement parcouru de spasmes trembleurs qui firent frémir ses seins et vibrer son sexe. Pris par surprise, je basculai un peu et perdis langue. Elle en profita immédiatement pour arracher mon visage de sa vulve épuisée et dès lors un immense soupir de soulagement vint dissoudre son trouble. Je me rehaussai à la hauteur de son portrait échevelé et l'embrassai sporadiquement sur la bouche, sur le nez, dans l'oreille et dans le cou. De temps à autres, le pas feutré de mes doigts sur la voûte de ses hanches provoquait chez elle

une nouvelle contraction paroxystique et alors elle me suppliait d'arrêter en se tortillant comme une larve impuissante prisonnière de son cocon de mousseline. Puis, quand les supplications ne parvenaient pas à attendrir mon humeur sadique, elle empoignait ma touffe pelvienne pour la tirer comme le crin du cheval qui fonce vers le précipice. Alors je n'avais d'autre choix que d'obéir à la douleur grisante et, lâchant tous les deux prises, nous retombions flanc contre flanc sur ce champ de bataille où nous avions décidément bien bataillé.

Une fois les dernières ardeurs évanouies, nous émergeâmes des draps brûlants pour réapparaître à la surface de la réalité. La réalité, ici, prenait la forme d'une petite chambre aux quinze mètres carrés bien tassés, aux murs vert pâle mal isolés, à l'air froid et humide de l'hiver infiltré, et au plafond courbant dangereusement l'échine à l'instar d'Atlas, colosse parmi les colosses, au dos chargé du monde. Oui, le plafond de cette chambre supportait le monde entier et, ce faisant, nous en préservait admirablement depuis plusieurs jours déjà que je m'étais égaré dans les bras d'Emeline. La lumière chétive d'un soleil malade usait de ses dernières forces pour projeter l'ombre de l'épais rideau de pluie qui ruisselait le long de la fenêtre sur le mur opposé au lit, et c'était comme si le mur lui-même était en train de pleurer. Cela faisait quatre jours à présent qu'une pluie sempiternelle s'abattait sur la ville et, distordant les formes, barbouillant les couleurs, prêtait à l'extérieur les allures d'une aquarelle ingrate et dissonante. L'eau remplissait l'air au point que les poissons auraient pu voler, et le monde se serait alors transformé en un immense aquarium aux mille-et-un hublots.

J'allumai une cigarette de circonstance, et immédiatement la fumée se mit elle aussi à pleurer des ombres de gouttes de pluie. Elle, pendant ce temps, s'amusait à entortiller ses doigts dans les quelques poils affolés de mon torse, déviant parfois la trajectoire de ses caresses vers mes tétons, ce qui avait pour effet de me jeter d'insupportables frissons sur les côtes. « Arrête donc ça ! », je lui dis en chassant de ma seule main disponible ses ongles émoussés pour qu'elle me laisse tranquille. Mais ma plainte, plutôt que de la réfréner, sembla au contraire l'enhardir et, ainsi encouragée à poursuivre ses tarabusteries, la petite vicieuse me lapa le téton gauche de sa langue de vache. Après quoi elle explosa de rire en réfugiant son minois dans le creux de mon aisselle tandis que ma main vengeresse s'abattait sur ses fesses. « Aïe, ouille, aïlle », qu'elle fit en s'étouffant, si bien que je retenais la quatrième claque. Feinte crapuleuse, forfanterie de croquante : loin de capituler, elle se jeta de nouveau sur mon téton – le droit cette fois-ci – pour le lécher de plus belle, et même le mordiller un peu, la salope. La quatrième fessée fut sévère, bien sentie, et, lorsque sous le coup de la surprise et de la douleur vivace elle lâcha enfin ma mamelle, je fourrai ma clope dans son bec écarquillé pour la calmer un peu. La nicotine aussitôt eût l'effet escompté – merveilleuse invention – et, pendant quelques secondes, nous

pûmes profiter d'une douce hébétude symbiotique comme seul le sexe et la cigarette savent en procurer. Le monde pouvait bien couler au dehors, sombrer sous l'impétueux torrent du ciel, cela ne nous concernait pas. Pour nous, il n'y avait d'autre réalité que celle de cette petite chambre aux murs vert pâle qui pleuraient des gouttes d'ombre.

Je lui retirai la clope des doigts, parce que sinon elle allait me la souffler toute entière et que c'était mon avant antépénultième clope, après ça il n'en restait plus que trois, et après ce serait fini, plus de tabac, plus de nicotine, et il faudrait sortir pour en racheter et ça ce n'était vraiment pas souhaitable, je n'avais pas de combinaison de plongée. Je lui retirai donc la clope des lèvres et sa bouche en cœur continua à faire la carpe pendant une seconde et demie avant de se rendre compte qu'elle ne tirait que du vent. Là ça la fit bien chier, de voir qu'elle ne fumait plus, car même si elle arrivait à tenir – par je ne sais quelle force – la dépendance à distance en ne clopant qu'occasionnellement, elle était néanmoins très attachée à ces occasions-là, parmi lesquelles l'ivresse post-sexe figurait. C'est moi qui lui avais refilé ce vice-là. Le dernier qui lui manquait, autrement elle se débrouillait déjà très bien toute seule. C'est moi qui lui avais refilé ce vice-là mais elle ne l'aurait admis pour rien au monde, parce qu'elle avait de la fierté, cette fille. De la fierté et du cran. Et la voilà d'ailleurs qui repart à la conquête, et qui se renverse sur moi et qui m'envahit l'air de rien pour me coller un de ces jolis baisers-là comme il n'y avait qu'elle qui savait en donner, avec de la langue et de l'amour, salive en rab, et le tout qui tournaient aussi vite que le tambour d'une machine à laver en mode express, mais avec tact attention !, avec mesure, avec passion. Et puis juste quand je commençais à me réchauffer, elle s'arrêta subitement et se dégagea pour retourner bonardement au creux de son oreiller avec en prime la clope qu'elle m'avait salement taxé des doigts sans que je ne m'en rende compte. Alors moi, pas frileux pour un sou, je lui décochais à mon tour un mignon patin, bien rond, bien mielleux, de ceux qui vous restent un peu dans la bouche après, et j'en remettais un deuxième derrière, tout pareil sinon plus, comme ça, rien que pour son compte, et hop !, à moi la clope, à moi la clope. La clope qui fumait toujours, qui se consumait à une vitesse folle, il n'y avait pas de temps à perdre. Mon dieu, il ne devait rester pas plus que trois taffes là-dessus, la vicieuse en avait déjà aspiré la moitié. Vexée d'avoir été prise à son propre jeu, celle-ci revint à la charge et, toute bandante qu'elle était, hissa son corps brûlant sur le mien, m'enfourcha de ses deux cuisses brunes, se pencha en avant jusqu'à mes lèvres et recommença à me rincer la glotte. Qu'est-ce que c'était bon ! Au point que je sentis tout d'un coup mon bas ventre revriller en bémol. Malgré cette prenante nouvelle, je restai cette fois-ci bien attentif à sa menotte qui, descendant subrepticement le long de mon bras, s'approchait peu à peu de la cigarette. À peine eût-elle cueilli la clope du bout de mes doigts que j'attrapais fermement son poignet pour la

maintenir sur moi et l'empêcher de s'enfuir. Nous nous embrassâmes longuement ainsi, le corps de l'un fondu à l'autre, et quand nous nous défîmes enfin de notre étreinte il ne restait de la cigarette qu'un pauvre filtre au teint jauni, goudronneux et cendrillonnant, que j'écrasai dans le verre à vin de la table de chevet. Puis soudain nous eûmes froid, et alors nous rabattîmes la lourde couette du lit sur notre nudité, et c'était bien. Pendant que j'écumais les fréquences à la recherche d'une station radio convenable, elle sortit la petite flasque que je gardais sous le matelas et la dégoupilla tendrement. Nous têtâmes ensuite au son d'un vieux rockabilly endiablé que diffusait l'une de ces émissions d'Histoire de la musique du dimanche après-midi. L'alcool que contenait la flasque était fort. On ne pouvait l'appréhender qu'à petites gorgées, autrement on s'eût poinçonné l'œsophage. L'incendie démarré dans nos gosiers se propagea rapidement en une sensation de chaleur généralisée. La musique jouait de son métier à tisser, et nous hochions de la tête au rythme de sa marche, à mesure que les notes s'entrelaçaient entre nos quatre oreilles. Particulièrement enthousiasmée, Emeline se pencha un peu hors du lit pour s'emparer de la mandoline qui traînait par terre et avec laquelle elle improvisa un solo virtuose sur le riff radiophonique, ce qui me fit hocher de la tête de plus belle. Le morceau finit et la voix somnolente d'un présentateur asthmatique vint prendre le relais. Ensuite ce fut un blues bégayant et je baissai le son. Nous restâmes encore un moment comme ça, tout bénéf, à nous passer silencieusement la flasque dont le niveau diminuait irrémédiablement. Et puis c'est là qu'elle a décidé d'attaquer :

« Je voudrais que tu m'épouses », qu'elle a lâché comme ça, l'air de rien, comme on peut lâcher un pet quand on se connaît suffisamment. J'ai pris le temps de sentir le pet, et puis j'ai dit « non ».

« Si, si », elle a confirmé, et qu'est-ce que vous voulez que je réponde à ça ? Alors je l'ai juste regardée avec mes yeux myopes et j'ai attendu qu'elle continue.

« De toute façon, on est coincés ici tous les deux, elle a repris au bout de quelques secondes. Dehors il pleut bien trop fort pour qu'on sorte, et cette pluie-là ne s'arrêtera probablement jamais. Oui, il va continuer à pleuvoir comme ça jusqu'à ce que l'eau recouvre le monde entier et alors c'en sera fini de nous, adieu, bye-bye. Et puis de toute façon même s'il y avait une chance de survivre – ce qui n'est pas le cas – celle-ci impliquerait nécessairement de sortir de ce lit, et dans ce cas mieux vaut encore mourir. Et puis de toute façon bientôt nous n'aurons plus de nourriture, plus de cigarettes, plus d'alcool, et alors on aura crevé de faim, de froid, voire pire de sobriété, bien avant que l'eau ne nous submerge. Alors tu vois, au fond qu'est-ce que ça change que tu m'épouses maintenant ou plus tard, de toute façon ?

- Mais qu'est-ce qui te dit que moi j'ai envie de t'épouser, je lui ai rétorqué comme ça, du tac au tac, et j'étais pas peu fier.
- Pourquoi que t'aurais pas envie toi d'abord ?
- Pour tellement de raisons que ça me fout le tournis rien que de te les donner. »

Ça lui a mis un frein, à la gaillarde, que je lui plie les choses au carré comme ça. Ses yeux de sauvageonne embusqués derrière leurs mèches m'ont toisé comme pour m'ouvrir le crâne et voir ce qui s'y tramait, et sans doute qu'ils ont un peu réussi, parce que sa question d'après n'était pas copiée.

« Tu m'aimes pas ?

- Si, j't'aime bien, j't'aime bien, que j'ai benoîtement battu en retraite mais...
- Mais tu m'aimes pas, elle a conclu toute seule, et là j'ai préféré rien ajouter. Bon, eh bien comme ça au moins c'est clair.
- Parce que toi tu m'aimes ?, je me suis tout de même risqué.
- Bah oui, elle a répondu comme ça, en me regardant dans les yeux assez simplement.
- Ah..., j'ai émis.
- Mais au final, ça ne change pas grand-chose, elle a fait, parce qu'on va bientôt être à court d'alcool et de cigarettes.
- Et toi, pourquoi que tu voudrais que je t'épouse, de toute façon ? Ça ferait quoi ?
- Ça ferait plaisir.
- Plaisir ? Je t'en donne déjà pas assez comme ça du plaisir ?
- Faire plaisir. C'est pas pareil que donner du plaisir.
- Enfin, je vais quand même pas t'épouser rien que pour te faire plaisir, si ?
- Non. Le mieux ce serait que ça te fasse un peu plaisir à toi aussi, c'est vrai.
- Bon. »

On est restés un petit moment sans rien dire, parce qu'il semblait bien qu'on en était arrivés au bout de la discussion, et puis finalement elle a quand même tenu à résumer l'affaire :

« Donc c'est non ?, elle a demandé d'une voix lasse.

- C'est non, j'ai confirmé en lui tendant la flasque. »

Elle a soupiré bien fort, pour que son soupir me ventile bien les oreilles, puis elle a pris son petit air de chien boudeur et elle a laissé tomber la mandoline par terre à côté du lit dans un grand désaccord de bois, de cordes et de métal persécutés. Ça a été un vacarme, et puis le blues a fini par ressurgir entre les débris de notes et les décombres d'échos, comme un gros et lent cétaqué à la surface d'une eau trouble. Le blues, toujours, triomphe.

« Bon, eh bien puisque c'est comme ça, je m'en vais », elle a dit très rapidement et puis elle a rejeté toute la couette du lit et elle s'est levée, ce qui était assez inattendu car il faisait vraiment très froid hors du lit et jamais je n'aurais pensé qu'elle était capable d'avoir aussi froid. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai eu très froid, et je me suis précipité sur la couette pour la rabattre à nouveau sur le lit, parce que ce n'était pas tenable autrement, tellement il faisait froid. C'était un froid de pommade, qui vous pénétrait les chairs pour venir se coller à vos os comme la neige aux branches. Je l'ai regardé parcourir la chambre en jurant, toute à poils qu'elle était, à la recherche de sa culotte et de son pull qui avaient disparu, et c'était un sacré manège, parce que cette fille-là avait vraiment sa manière à elle de jurer et on n'aurait pas pensé que de telles ordures puissent sortir d'un corps aussi délicieusement moelleux, et pourtant si, ce corps n'arrondissait par les angles, malgré ses courbes. « Enculées de fils de pute de chaussettes », s'exclamait-elle ainsi, « trou du cul de string merdeux, vieille chiasse de pull, chiennes-salopes de bottes », s'enervait-elle encore. Moi, pendant ce temps, je m'en suis grillé une, l'antépénultième du paquet, ce qui m'a soudainement beaucoup inquiété. Alors qu'elle s'efforçait d'enfiler sa « tête de gland de pantalon » dont les plis imbibés de froid semblaient lui refuser l'accès facile, j'ai donc hasardé une suggestion :

« Si tu sors, tu penses que tu pourrais passer au tabac m'acheter un paquet ou deux ? » Mauvais timing, je ne m'en suis rendu compte que trop tard. Elle m'a arraché la couette des mains et l'a jetée à l'autre bout de la pièce. Le froid a saisi mes couilles comme un paquet de nouilles instantanées. J'ai perdu trois centimètres de queue et je me suis mis à trembler de partout. Il fallait faire vite. Aussitôt bondi hors du lit, je me suis précipité vers la couette mais la misérable m'a barré la route.

« Tu me jettes, et en plus tu voudrais que j'aie t'acheter des clopes ?, qu'elle a vociféré, et elle m'a arraché la garrot des lèvres et elle s'est mise à me pincer de partout.

- Laisse-moi tranquille, je l'ai implorée en sautillant d'un pied à l'autre pour esquiver ses pinces, sans grand succès.
- Si je te laisse, est-ce que tu m'épouses ?, elle a souri sadiquement.
- D'accord !
- Mauvaise race ! »

Là-dessus elle m'a laissé passer. Je me suis jeté sur la couette pour m'en recouvrir à la manière d'un César ou d'un Bonaparte et immédiatement j'ai repris de la superbe.

« T'es complètement barje ma pauvre fille, que je lui ai lancé à l'autre, à présent que j'avais de l'estime, si t'es comme ça avec tous les mecs, c'est sûr que y en a jamais aucun qui voudra t'épouser. »

Alors elle a retiré une de ses bottes pour me la foutre à la gueule.

« Arrête !, j'ai crié en la voyant préparer la deuxième, ça suffit maintenant, hein ! »

Mais quelque chose avait tremblé dans ma voix, quelque chose comme des bœufs qui rechigneraient à tirer leur charrue, et j'ai senti que c'était pas crédible. Elle s'est immobilisée, la botte en l'air, m'a dévisagé un instant comme si j'étais quelqu'un d'autre, et puis a explosé de rire comme c'est pas respectueux de le faire. Plusieurs douzaines de secondes se sont évacuées comme ça, avec elle qui se payait une bonne tranche de rire à ma santé près de la fenêtre et moi qui me tenait là bêtement, emmitouflé dans ma tenue d'Auguste, empereur des literies à plumes d'oies, Saint Prépuce de la honte et de l'humiliation. « Assez ! », j'ai dit dans ma tête et j'aurais aimé pouvoir le dire aussi bien à l'extérieur aussi mais je m'étais déjà assez ridiculisé comme ça, et je suis retourné m'installer dans le lit en cessant de prêter attention à l'autre gourde. Elle pouvait bien se foutre de ma gueule, après tout : j'avais retrouvé le lit. Le monde entier aurait pu se foutre de ma gueule que ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid d'abord. L'homme qui, par un pluvieux jour d'hiver, a trouvé le refuge d'un lit et d'une couette ne peut plus craindre rien ni personne. J'ai mis mes boules Quies, mon masque de sommeil et puis je me suis retourné pour lui faire dos. J'allais pioncer un peu et on verrait bien au réveil si elle était toujours là à se fendre la poire ou si sa rigolite aigüe avait eu raison d'elle. Malgré mes efforts pour l'ignorer, je continuais à l'entendre ricaner en sourdine et ça commençait sérieusement à me taper sur les nerfs. Et là soudain, sa bouche a fait un grand bruit de pot de confiture qu'on ouvre et le rire s'est tu. Quand j'ai retiré mon masque pour voir ce qui lui prenait, je l'ai trouvée devant la fenêtre, le visage ballant, figée dans son manteau de daim, sa chapka boitant sur sa tête comme un nid d'oiseau fait sur le tas, et ses grands yeux gris qui se mêlaient si bien à la couleur du jour. Alors elle a levé lentement sa main pour pointer le dehors et d'une voix d'enfant elle a dit : « Regarde toute cette eau... ». Ça ne m'arrangeait guère qu'elle dise ça, parce qu'à présent j'allais moi aussi devoir regarder par la fenêtre, ce qui signifiait encore une fois sortir du lit. J'ai ramassé mon poncho, je l'ai enfilé, et puis je me suis extrait des plumes pour la rejoindre à la fenêtre. C'est vrai qu'il y avait beaucoup d'eau dehors. Au premier abord ça ne se voyait pas trop, parce que l'eau reflétait le ciel et c'était comme regarder du mauvais côté. Et puis on s'apercevait que ce qu'on prenait pour le ciel était perpétuellement piqué de milliers de minuscules clapotis et ce n'est qu'alors qu'on prenait conscience du problème.

« Regarde le feu de circulation, là-bas, elle a soufflé, on ne voit plus que le rouge ! Et l'arbre ici, tu te souviens de l'arbre ? »

Je me souvenais, oui. Mais devant de telles situations catastrophiques j'ai toujours préféré m'en tenir à un rang d'expressivité très limité. Une façon à moi de me réapproprier la merde, je suppose. Aussi je demeurai impassible face à l'étrange spectacle qui se déroulait devant mes yeux, à savoir, celui d'un déluge.

« Tu crois que ça va continuer comme ça encore longtemps ? »

Elle s'inquiétait, ma mignonne, et à raison.

« Je crois que oui », j'ai simplement répondu, parce que je ne voulais pas que ma voix tremble à nouveau. On est restés là un moment tous les deux, l'un près de l'autre, à regarder l'eau qui montait dans la rue, depuis notre fenêtre du troisième étage. Il continuait à pleuvoir comme si ça faisait désormais partie de l'ordre des choses, comme si le ciel avait depuis toujours été conçu pour cela ; tomber. Sans relâche, sans trêve. Tomber. Quand je me suis de nouveau tourné vers elle, elle était en train de pleurer doucement. Si doucement que je ne l'avais pas remarquée jusque-là. Et pourtant cela devait faire quelques temps déjà qu'elle pleurait, parce que ses yeux étaient baignés de larmes. Ses pleurs se mélangeaient aux gouttes d'ombre qui nous venaient de la fenêtre. Elle pleurait discrètement, silencieusement, comme on dépose un cierge. Tout s'effondrait autour de nous et c'était comme si tout s'effondrait à l'intérieur d'elle. Lorsque nos yeux se sont croisés et qu'elle a vu que je la regardais pleurer, elle a seulement ajouté : « J'ai peur ». Alors je l'ai prise dans mes bras et je l'y ai serrée aussi fort que je pouvais parce que moi aussi, toute cette histoire me foutait franchement la frousse. C'est marrant. À deux, on a toujours moins peur que tout seul. Pourtant, qu'on soit seul ou à deux, on meurt pareil. C'est-à-dire seul, dans son coin. Pendant que je la tenais contre moi avec la ferveur du joueur de rugby acculé aux vingt-deux mètres, la vapeur de jazz qui émanait jusqu'à présent de la radio s'est tacitement évanouie pour laisser à nouveau place à la voix en sucre glace du présentateur. Ce gars-là décidément savait parler au micro comme il faut quand c'est dimanche et que c'est la fin du monde.

« Qu'est-ce que c'est bon, le jazz, quand il pleut. Quand il fait gris, quand il fait froid, quand il fait nuit, un jour sans joie. Quand le monde s'est éteint comme la bougie au matin et qu'il ne reste du rêve que la sirupeuse sève cristallisée autour d'un chandelier au cuivre voilé. Qu'est-ce que c'est bon, le jazz... Je ne sais pas vous, mais moi ça me donnerait presque envie de me noyer... Alors, pour lutter contre la léthargie qui monte, je vous propose d'écouter la voix en coton de Shuggie Otis. Peut-être de quoi... nous souffler un peu dans les branchies. »

Les premières notes se déposèrent sur nos peaux avec l'imperceptible délicatesse de la rosée. Lentement, nous nous mîmes à nous trémousser au milieu de la chambre, de ce pas suave et hésitant à la frontière du vagabondage et de la danse. Puis, la musique s'enracinant un peu



plus dans nos oreilles, nous accentuâmes le mouvement et, bientôt, nous retrouvâmes à danser franchement aux prises l'un de l'autre sur cette piste délimitée par les larmes des murs et l'obscurité blafarde de nos haleines. Elle tournait comme le sillon du disque sous le diamant, et je me déhanchais comme une pile d'assiettes en transhumance. Elle ne pleurait plus, moi n'avais plus peur. La musique a ce pouvoir-là, de remuer l'inerte pour le rappeler au monde. Le dernier accord finit d'abroger le peu d'espace qui demeurait entre nous. L'étreinte fut charnelle, passionnée. Les vêtements sautèrent, et tandis que je l'épluchais comme un oignon pour redécouvrir sa chair brune et tendre, la lumière soudain bascula et nous sombrâmes dans le lit avec la pesanteur de l'ancre qui toujours s'enfonce dans le cœur de la Terre. Et continue, encore et encore.

\*\*\*

Avant-dernière cigarette. Retour à la case départ. Plus tard : je faisais des mots croisés, elle lisait un de ces polars scandinaves qu'elle affectait tant. La radio passait désormais de la musique savante, un joli petit air sombre, un poil évasif, un peu trop solennel par rapport à la scène, tout ce que la musique a de plus adolescent ; romantique, en somme. Brusquement, je bloquai sur un mot.

« "Vies conjuguées en épithète singulier". Tu as une idée ?, je lui ai demandé car elle était généralement plutôt habile à ce genre de petits jeux. Alors, sans même levé les yeux de son bouquin, elle a dit :

- Tu as essayé "matrimonial" ?

Je pris le temps de compter les lettres dans ma tête tout en me reprochant d'avoir parlé trop vite.

- En huit lettres, j'ai répondu, ça ne peut pas être "matrimonial". »

Je n'arrivais pas à savoir si elle avait fait exprès de remettre le thème sur la table ou pas, et je fus soulagé de l'évacuer aussi rapidement. Ce n'était pas "matrimonial". Il y a eu quelques secondes de répit, comme ça, le temps qu'elle finisse sa page, et puis elle s'est tournée vers mon magazine avec sa mine froncée de première de la classe qui détecte une erreur dans l'énoncé.

« Pourtant ça colle parfaitement, elle a dit.

- Oui, mais c'est pas ça, j'ai répété, et j'aurais aimé que ça se termine là, mais maintenant on y était.
- Fais-voir, elle a claqué de la langue en m'arrachant le magazine des mains.
- Mais puisque je te dis que c'est pas ça ! »

Elle est restée silencieuse devant mon magazine pendant quelques secondes, le visage perplexe.

« C'est pas grave, j'ai risqué, je vais faire ce qu'il y a autour et j'y reviendrai plus tard. Merci quand même. » Et puis j'allais lui reprendre le magazine de force quand elle s'est exclamée : « Conjugal ! », et ça se voyait que ça lui faisait plaisir d'avoir trouvé, à cette garce. Je l'ai regardée avec des airs de chameau et puis mes yeux ont fait des allers-retours entre elle et le magazine. « Conjugal », en effet, rentrait parfaitement, coïncidait même avec "berlingot" et "rave" que j'avais déjà trouvés. « T'es sûre ? », j'ai quand même fait, par principe de mauvaise foi masculine, et ce fut ma deuxième erreur de la journée – ou la troisième, ça dépend comment on compte. Si j'avais bien fermé ma gueule, si j'avais juste avalé ma fierté et répondu « merci » et repris mon magazine sans demander la monnaie de ma pièce, alors rien de ce qui s'ensuivit ne serait arrivé.

« Bah oui je suis sûre, qu'elle a sauté sur l'occasion comme la hyène sur la carcasse, deux vies conjuguées ça donne une vie conjugale.

- C'est complètement tordu comme truc, j'ai lâché sèchement.
- Pas du tout. Et puis quand t'y réfléchis, c'est bien ça que ça désigne, la conjugalité, une relation qui se conjugue à tous les temps : passé, présent, futur...
- Imparfait, j'ai ajouté.
- Plus-que-parfait, elle a rétorqué.
- Ça n'existe pas, plus-que-parfait, il n'y a rien de plus que parfait, je lui ai jeté à la figure, parce que, décidément, j'étais bien lancé.
- Si, ça existe. Ça se forme d'un auxiliaire à l'imparfait et d'un participe passé.
- Par exemple : "jamais de sa vie il ne s'était autant ennuyé".
- Oui, ou encore : "depuis qu'elle l'avait quitté, il était complètement perdu".
- Ah non, ici "perdu" c'est un adjectif.
- Ce qu'il faut retenir c'est "qu'elle l'avait quitté", formé de l'auxiliaire "avoir" et du participe passé "quitté".
- Parce que tu y crois vraiment à ces conneries, toi ? "Une relation qui se conjugue à tous les temps" ? Tu trouves pas ça un peu niais ? Un peu débile ?
- Non ! Et puis même, j'ai pas le droit d'être niaise c'est ça ?
- Tu as le droit de ce que tu veux tant que tu me fous la paix avec cette histoire de mariage.
- Mais je m'en fous, moi, du mariage ! Si tu savais comme je m'en fous ! Dehors c'est l'apocalypse, l'eau est en train de recouvrir le monde, et toi tu me parles de mariage ? Ça n'a aucun sens.

- Mais alors pourquoi on a cette discussion ?
- Je sais pas. C'est toi qui m'as demandé de l'aide, non ?! »

Elle s'est remise à son bouquin en prenant soin de me signifier son exaspération d'un clappement de langue. Je me suis tu, car tout ça n'avait ni queue ni tête et que je n'aime pas me mettre en rogne pour rien. Je savais qu'elle faisait exprès de me faire tourner en bourrique, et je n'allais pas entrer dans son petit jeu. Ah, ça non. Sûrement pas. Et puis, de toute façon, j'avais à pisser. Je m'étais bien retenu jusque-là mais à présent je n'y tenais plus. Il fallait que je me vide. Cette courte expédition serait l'occasion de prendre du recul, de me ressourcer, de me recueillir dans la solitude, un peu comme un voyage initiatique. Je me suis soulevé et j'ai foncé aux chiottes qui gisaient hiératiquement au fond de la pièce. Elles n'étaient séparées du reste de la chambre que par un petit rideau de lin que j'avais moi-même installé. Bien sûr, ça n'arrêterait ni les bruits, ni les odeurs, mais pour cela il y avait tout un panel de bombes désodorisantes à disposition, ainsi que des boules Quies. Je me suis assis sur la cuvette, parce que c'est comme ça que je préférais pisser. Je ne pissais debout qu'aux toilettes publiques, pour d'évidentes questions d'hygiène. Autrement, j'aimais mieux m'asseoir. C'était, paraît-il, meilleur pour la prostate. Et puis ça m'évitait d'en foutre partout. Les vannes se sont ouvertes comme les portes du Paradis ; il n'y a pareil accomplissement qu'un corps plein qui se vide. J'étais donc vaillamment en train de me désempir quand j'ai vu au travers du rideau qu'elle prenait mon paquet de clopes et qu'elle en tirait la dernière cigarette. Le sang s'est retiré de mon visage pour redescendre jusqu'au fond de mes chaussettes et, pendant une demi-seconde, j'ai vu noir.

« Hey !, j'ai gueulé de toutes mes forces, qu'est-ce que tu fous ?! Arrête ! »

C'est à peine si elle m'a regardé, la petite salope, mais j'ai eu le temps d'entrevoir son sourire mesquin. Tranquillement, elle a porté la garrot à ses lèvres et se l'est allumée, toute à la cool. Moi je me suis levé sous le coup de l'émotion, pensant que je serais capable de me couper le sifflet et de me retenir encore un peu le temps d'un rapide aller-retour chiottes-lit pour lui mettre une beigne, mais c'était sous-estimer la nonchalance de mon périnée. Je me suis retrouvé à en foutre partout, c'était comme une lance de pompier dont on aurait perdu le contrôle, impossible à maîtriser, si bien que je me suis demandé si toute cette histoire n'allait pas finir comme la pluie du dehors, si je n'allais pas rester là à pisser comme une vache jusqu'à la fin de mes jours. J'ai été obligé de me rasseoir, malgré la rage qui me poussait dans le nez. Pendant ce temps, l'autre vicieuse se fumait paisiblement ma dernière clope en lisant son navet. C'était insupportable comme situation.

« Hey !, j'ai hurlé à nouveau, éteins cette cigarette ! Eteins-la tout de suite ! Tu m'entends ?! »

Et puis j'ai cherché quelque chose, n'importe quoi, à lui balancer à la tronche et le premier projectile potentiel à me tomber sous la main fut le rouleau de PQ. Je la ratais d'un quart de feuille et pas même elle ne fronçait le sourcil.

« Eteins-la, sale garce ! Eteins-la ou je t'en colle une ! », je m'époumonais depuis mon trône de roi sénile en temps de révolution. Mais rien à faire. Ma dernière cigarette partait en fumée et j'étais complètement impuissant. Je dus attendre encore quelques années comme ça, à me ronger l'os, avant que la vidange ne se termine. Alors je me suis précipité sur elle et je lui ai arraché la clope des mains pour fumer ce qu'il en restait avec avidité. Il n'en restait pas grand-chose. À vrai dire, il n'en restait presque rien. Voire rien du tout. J'ai écrasé le mégot avec une gravité de fossoyeur.

« Tu gouttes, elle a dit simplement en pointant du pouce ma queue qui, en effet, gouttait encore un peu sur le parquet.

- Je sais, j'ai répondu sèchement. J'ai dû te lancer le PQ à la gueule, tu te rappelles ?  
Pousse-toi. »

Elle s'est décalée vers le mur et j'ai pris sa place dans le lit.

« C'était ma dernière cigarette que tu viens de fumer, j'ai dit pour mettre les choses au clair.

- Je sais, elle a répondu avec désinvolture.
- Maintenant il n'y en a plus, j'ai appuyé.
- Non, puisque c'était la dernière. »

Tout en me parlant elle continuait à lire, bien comme il faut exprès pour me huiler les gonds. Y avait pas à dire, en matière de putasserie, c'était une vraie pro.

« Parfois t'es une vraie connasse », j'ai lâché, juste pour voir, parce que moi aussi, après tout, je savais y faire. Et hop ! En plein dans le mille. Elle a fermé son livre d'un coup sec.

« Je suis une vraie connasse parce que j'ai fumé ta dernière cigarette ? C'est bien ça ? »  
J'ai rien ajouté. J'avais dit assez.

« Réponds-moi, trou du cul : je suis une vraie connasse parce que j'ai fumé ta dernière cigarette ?, elle a répété, mais avec un peu plus de vigueur cette fois-ci. Sauf que de la vigueur, moi aussi j'en avais en stock.

- Ouais. »

C'est tout. Que je réponde aussi promptement, et sans ciller d'un cul de poil, ça l'a sifflée. Pas pour longtemps, cependant.

« Je comprends pas comment tu peux être aussi égoïste, elle a craché.

- C'est très simple, j'ai fait, il suffit de ne penser qu'à soi. C'est très censé quand tu y réfléchis. On meurt seul, donc on vit seul, donc je vois pas pourquoi je gaspillerais le temps que j'ai en pensant aux autres quand je suis la seule chose qui importe. Si tu ne vis pas pour toi-même, personne ne vivra à ta place.
- Eh ben tu vois, en fumant cette dernière cigarette j'ai vécu pour moi-même. Qu'est-ce que tu vas répondre à ça, hein connard ?
- C'était pas ta cigarette, c'était la mienne. Et j'aurais trouvé ça agréable de la partager avec toi. »

C'était du bluff, et elle l'a vu. Encore une fois je me suis fait renverser du rire dessus.

« Depuis quand ça t'est agréable de partager quoique ce soit ? À part, peut-être, le sexe, mais seulement parce que tu y trouves ton propre intérêt.

- Tu m'emmerdes, j'ai déclaré.
- Toi aussi, tu m'emmerdes. Et j'ai de plus en plus de mal à voir pourquoi je reste avec toi. Ça devient flou tout à coup.
- Ah oui ?! Alors tu vois ce qu'il vaut ton amour ? Y a pas une heure tu me dis que tu m'aimes et ça y est ? C'est déjà fini ? Tu sais ce que ça prouve ça ? Ça prouve que t'es moins amoureuse qu'un tire-jus. Moi au moins j'ai la décence d'être franc. C'est qui le plus égoïste maintenant, hein ? »

Mais à ce moment-là, elle ne m'écoutait déjà plus. Courbée devant son oreiller, elle fixait ses mains avec des yeux vides.

« Je suis en train de donner mes plus belles années à un homme qui ne m'aime pas, elle s'est auto-commentée dans son coin.

- Donner tes plus belles années ?! Mais qu'est-ce que tu racontes bordel ? Tu t'entends ? Tu me donnes rien du tout, t'es là parce que t'as envie d'être là, et si tu veux partir, rien ne te retient.
- Du jour au lendemain tu ne voudras plus de moi, parce que tu te seras lassé, parce que tu en auras trouvé une autre, et alors je me retrouverai seule, et alors ce sera trop tard.
- Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi ? C'est une garantie que tu espères, c'est ça ? C'est pour ça que tu veux que je t'épouse ? Mais tu sais, c'est pas le mariage qui m'empêchera de te laisser tomber.
- Je veux que tu m'aimes, elle a murmuré avec une voix neutre comme du satin blanc.

- Ah ! Mais faut-il donc nécessairement aimer ?, j'ai brandi éloquemment. Ça non plus, ça ne changera rien. Quand bien même je t'aimerais aujourd'hui, rien ne pourrait garantir que je t'aimerais demain.
- C'est faux, l'amour ça ne s'efface pas comme ça !
- Si. L'amour ça s'efface aussi bien que ça s'écrit.
- Qu'est-ce qui t'empêche de m'aimer alors ? »

Je me suis tu à nouveau. Dehors les clapotis de la pluie résonnaient de plus en plus fort entre les barres d'immeubles. On avait du mal à entendre le grésillement de la radio. Elle attendait une réponse. Ses grands yeux gris envahissaient mon calme.

« Je ne sais pas, j'ai finalement admis, sincère. Peut-être que je n'ai tout simplement pas envie de t'aimer.

- Pourquoi ?, elle a tremblé. »

Mais je n'avais plus rien à dire. Lorsqu'elle l'a compris, elle s'est levée du lit pour se rhabiller en silence. Tout recommençait. Sauf que cette fois, c'était sérieux. Au moment où elle s'apprêtait à sortir de la chambre, je n'ai pas pu m'empêcher de l'interpeller.

« Tu vas où ?

- Chez le voisin du dessus.
- Tu le connais ?
- Non.
- Mais tu l'as déjà vu ?
- Oui.
- Et je peux savoir ce que vous allez faire ensemble ?
- Ici il n'y a plus de cigarettes, plus d'alcool, plus de tendresse. Peut-être que ce sera différent là-haut.
- Bonne chance, alors.
- À toi aussi. »

Et elle est partie. En claquant la porte, elle a renversé toute la vaisselle de ma poitrine.

\*\*\*

J'ai éteint la radio qui crachotait dans l'amertume et le froid. Machinalement, j'ai pris le paquet de cigarette et je l'ai ouvert. Vide, sans surprise. Mon poing s'est froissé autour du papier cartonné en l'étouffant dans son plastique. J'ai jeté le paquet dans un coin, comme à un chien imaginaire. Puis j'ai regardé autour de moi et je me suis aperçu que j'étais seul, ce qui

rendait étrangement la chambre beaucoup plus petite. J'ai repris mon magazine en tâchant de me concentrer. Mais ça ne marchait pas, aucun mot ne semblait plus vouloir se laisser décroiser. Parmi les brumeuses énigmes qui s'opposaient à moi, il s'en trouvait une qui me préoccupait particulièrement et sur laquelle mon regard ne cessait de s'accrocher. Oui, cette énigme-là me narguait du haut de sa définition narquoise dont tout en moi présentait l'évidence dévastatrice. "Cervidé chanceux", en quatre lettres. Mon crayon tremblant s'approcha du papier flétri par l'habitude pour y inscrire les sept lettres fatalement justes : C-O-R-N-A-R-D. L'instant d'après, le magazine rejoignait le rang de mes ennemis aux côtés du paquet vide. Il ne me restait désormais plus qu'à croiser les bras, ce que je fis sans plus attendre. Croiser les bras m'apporta immédiatement une certaine sérénité, car d'une part cela me tenait chaud au buste, et d'autre, empêchait la faïence de plus se briser. En face de moi, le mur coulait sur le portrait d'une jeune femme aux yeux vexés, reprographie colorimétriquement douteuse du tableau d'un obscur peintre flamand sélectionnée en tête d'affiche pour présenter une exposition du Louvre passée depuis maintenant trois ans. À côté du poster, scotchée au même mur, la photo d'une femme de dos, en monokini noir, qui retenait de sa main droite son chapeau de paille pour ne pas qu'il s'envole, sur une grande plage de la côte normande. Et le mur coulait aussi sur la photo. Puis sur l'étagère près de la photo, entre deux rangées de livres, un coquillage dont le teint vermeil avait été happé par le temps et qui siégeait là comme une espèce disparue dans un musée, impotent et inutile. Et le mur coulait aussi sur le coquillage. Enfin, sous l'étagère au coquillage, ou plutôt à un mètre oblique du coquillage, parce que les deux étaient un peu décalés, une grande plante verte aux feuilles balbutiantes veinées de bleu-nuit qui piquaient du nez en cette froideur soporifique. Et le mur coulait aussi sur la plante. Mais ce n'était plus seulement des gouttes d'ombre, désormais. À y bien regarder, il y avait parmi toute cette dégoulinade également de vraie gouttes, elles faites d'eau, pernicieusement infiltrées dans les rangs de l'ombre, si bien qu'au premier abord on ne les distinguait pas. Je me levai pour confirmer ma vision. En effet, le mur était tout humecté, baveux, suintant. L'eau remontait les murs de l'immeuble par capillarité et elle était en train de pénétrer la chambre. Le haut du mur, lui, était encore sec, mais ça ne durerait pas. Je m'approchai de la fenêtre pour constater l'avancée des dégâts. Il pleuvait si fort et si vite que l'air s'effilochoit comme une pelote. L'eau montait, et la lumière avec elle. Une lumière grise et immense, sans centre ni bords. Mon souffle percuta la paroi glacée de la vitre et cela forma un petit tas de buée qui vint escamoter le monde pendant quelques secondes. Puis la buée se dispersa comme des cendres s'envolent, et le monde réapparut, et c'était toujours autant la merde. Je réitérai l'expérience, tentant de maintenir un souffle continu, entreprise d'avance compromise par ce phénomène bien connu qu'on appelle

« respiration » et qui empêche l'homme de vivre indépendamment de ce qui le baigne. Lassé, je me recouchai, remontai la couette jusqu'au menton, basculai sur le flanc droit et fermai les yeux. Ma liberté ne pouvait désormais plus que résider dans le sommeil. Ses premiers flux vinrent s'échouer sur la plage de ma conscience et les mots bientôt passèrent par-dessus bord. Cependant le naufrage retardait, retenu par ces six vers farandolant devant mes paupières closes :

*Quelle étrange pensée...*

*Oreiller déplumé*

*Sur le bord d'une oreille*

*Déplumée, elle aussi*

*Demeurant toute ouïe*

*Malgré son lourd sommeil.*

Un premier bruit me fit froncer le sourcil droit. Léger, absent, mais dont la provenance ne laissait place à aucun doute : cela venait du dessus. Au deuxième grincement sourd, j'ouvrais les yeux et me redressais dans mon lit, le visage blême. C'était eux. Puis plus rien, pendant plusieurs minutes. Je ne bougeais pas, tétanisé à l'idée de les entendre. Soudain un troisième coup, comme une porte qui se claque. Mais cela demeurait distant, la pluie couvrant tout l'espace sonore de son tapis de cliquetis. Je me mis debout sur mon lit et restai là, immobile, tendant l'oreille, à l'affût de la moindre vibration. Rien ne vint. J'étais encore trop loin du plafond. Je me rassis en tailleur sur la couette, la mine sombre. Une idée s'était collée à mes neurones comme un vieux chewing-gum sous une table. Ce n'était pas une bonne idée. Non, mieux valait ne pas savoir, ne rien savoir. Indéniablement. Elle était montée, il lui avait ouvert, elle était entrée. Le reste ne me regardait pas. Dès qu'elle avait franchi la porte de cette chambre, sa vie avait cessé de me regarder. Ils feraient bien ce qu'ils voudraient ensemble, ce n'était plus mes affaires. Alors pourquoi cette idée ? À quoi bon ? Qu'est-ce que j'en avais à foutre de savoir ce qui se passait là-haut ? Hein ? Et puis d'abord, ce n'était pas très compliqué à deviner. Revancheur comme elle pouvait être, elle allait lui demander de la troncher et lui ne ferait pas de chichis. C'est rare qu'une femme frappe à votre porte dans l'unique but de se faire sauter. Non, c'était le genre d'occasion qu'on ne laisse pas passer. D'ailleurs, ils étaient déjà sûrement en train de coucher ensemble. Le premier bruit avait été celui de ses bottes qui tombaient au sol. Le deuxième, c'était leurs corps plongeant dans le lit à ressorts. Le troisième, la porte d'entrée qu'ils n'avaient même pas pris le temps de refermer et qu'un courant d'air avait claquée. Et à présent ils copulaient au-dessus de ma tête, et c'était bon, ils prenaient leur pied,



et c'était fort, et la seule raison pour laquelle je ne les entendais pas s'extasier de plaisir, c'est que j'étais trop loin du plafond et qu'il eût fallu que je grimpe sur quelque chose pour y coller mon oreille. Alors j'aurais entendu le martèlement de leurs corps entrechoqués et gémissants. Mais ce n'était pas une bonne idée. Non, décidément pas. Il fallait résister à cette idée-là. Au quatrième bruit sourd qui perça le plafond, je portai mes mains aux oreilles et fermai les yeux. Tout devint noir et ce fut bien. Puis dans ce noir se discernèrent les silhouettes de deux corps moulés l'un dans l'autre, et le creux d'un coccyx qui craque comme on se dandine, avec le même halètement que le cri d'une bouche trop de fois provoquée. Les yeux écarquillés de terreur, je me précipitai vers la radio pour monter son volume au maximum. Les ondes neigeuses envahirent la pièce. Je cherchai en vain une station, quelle que soit la fréquence, il n'y avait que du bruit. Enfin, c'était toujours mieux que rien. Instantanément apaisé, je me levai du lit pour brancher la cafetière et lancer un café. Le ronronnement de la machine participerait à la cacophonie salvatrice de la chambre. Mais cela ne suffit pas. Un grondement gras et raillant retentit à nouveau du dessus et me fit sursauter. Cette fois, j'avais distinctement reconnu le bruit d'un lit titubant sous les assauts d'un bassin. Je reculai en serpillère, le regard hagard, braqué sur le plafond, jusqu'à trébucher dans mon lit. Tout à coup, un nouveau grincement, strident cette fois, se mit à se répéter en rythme avec force et vigueur, sa note acerbe se répercutant d'un mur à l'autre. Sans plus attendre, j'enterrai ma tête sous deux oreillers et restai là, paralytique, allongé sur le ventre, les yeux exorbités dans le noir, m'efforçant de chasser de ma tête les images qui continuaient à y entrer par effraction. Malgré le grésillement tonitruant de la radio et le bredouillage de la cafetière, la stridulation rampait le long des murs pour se frayer un chemin jusqu'à mon lit. Là, elle se déployait dans le tissu des draps comme un poison dans les veines pour enfin me glisser entre les doigts et s'engouffrer dans les trous de mes oreilles. J'avais beau me couvrir la tête, rien n'y faisait. À mesure que le grincement s'intensifiait et me sciait le crâne, les images de leurs deux corps enchevêtrés se chevauchant l'un l'autre se bousculaient devant mes yeux. J'étais sur le point de m'étouffer lorsque le bruit cessa subitement. Je sortis la tête. Le parasitage de la radio et le bourdonnement de la cafetière continuaient à s'affronter dans le vide, comme deux cavaliers aveugles dans une arène déserte. Plus trace de grincement. Prudemment, j'éteignis la radio. De temps à autre, la cafetière tressautait avec le désagréable zézaïement de la paille insistante cherchant à aspirer le fond de sueur de glaçons d'un verre de grenadine vide en été. Entre ces interruptions, plus rien. Rien d'autre que l'incessant tumulte de la pluie battante. Que se passait-il là-haut ? Avaient-ils tous les deux joui ? Dormaient-ils à présent ensemble, nus, l'un contre l'autre ? Dans ce cas-là, j'aurais entendu le souffle de leurs rêves. Mais là, rien. Peut-être avaient-ils quitté la chambre

pour poursuivre leurs ébats dans une autre pièce ? Mais l'appartement du dessus ne devait guère être plus grand que celui-là, et alors j'aurais dû continuer de les entendre, où qu'ils aillent. Peut-être le faisaient-ils par terre, et en silence ? De manière à ce que rien d'autre ne vibre que leurs corps ? Oui, c'était probablement ça, ils avaient dû se rendre compte du bruit qu'ils faisaient et s'étaient dès lors allongés sur le carrelage froid et ventousant de leur chambre pour continuer à baiser sans bruit. Par égard envers moi, peut-être ? Oui, ils avaient dû se rendre compte du bruit qu'ils faisaient, et lorsqu'elle avait fini par ressentir un semblant de culpabilité complaisante, elle avait proposé de continuer à même le sol et lui, tout condescendant et triqueux qu'il était, avait bien évidemment accepté. Merde, ça l'avait même excité encore plus, ce connard. Et à présent ils baisaient comme des chiens, à même le carrelage lisse et réfléchissant de leur chambre, retenant leurs gémissements dans le creux de leurs gorges pour ne pas que je les entende. Mais si je me rapprochais, oui, si j'arrivais à atteindre le plafond, alors j'entendrais leurs geignements canins, les percussions mâtes de leurs corps en fusion, les froissements de leurs peaux liquéfiées, et, de temps en temps, le déraillement incontrôlé de leurs voix tuées. Je me levai et tirai frénétiquement la planche de bois et les deux tréteaux qui me servaient de bureau pour les placer au centre de la pièce. Je m'appliquai à bien réinstaller la cale-sifflet qui permettait au tout de ne pas brinquebaler, puis je soulevai ma chaise à roulettes et l'installai sur la planche en bois. Ensuite, je montai à mon tour sur la planche en faisant attention à maintenir l'équilibre de part et d'autre des tréteaux. Plus complexe s'annonçait l'ascension de la chaise. Celle-ci refusait de se tenir en place et s'animait dès que je posais un pied dessus. Il fallait faire un choix. Je redescendis du bureau retirai la cale-sifflet du tréteau qu'elle calait, la plaçait sous l'une des six roues de la chaise, puis remontai sur la planche en redoublant d'attention. Malgré cette précaution, la chaise demeurait indiscutablement instable. Je commençai par y asseoir un pied qui eut tôt fait de révéler la faillibilité de l'édifice. Cependant, ma détermination à cet instant n'aurait su être découragée par la simple menace d'un accident à l'issue paraplégique. Lorsque le premier pied eut tranquilisé la monture, j'en risquai un deuxième. La chaise roula vers le côté gauche de la planche, ce qui eut pour effet de soulever dangereusement, par jeu entendu de déséquilibre, sa partie droite. Nous courions ainsi à la catastrophe quand je sus rétablir l'ordre en appuyant mon poids à droite de la chaise, de façon à ce que celle-ci revienne sur ses pas, et rassure la planche. Là, j'enfonçai mes pieds dans le siège duveteux et docile de la chaise en gardant mes jambes bien arquées. Ainsi stabilisé, toute mon attention put dès lors se porter vers le plafond qui patientait à quelques millimètres de ma tête. Je me tordis la nuque pour coller mon oreille droite à la matière froide et dense. La cafetière désormais ne bronchait plus, elle avait pissé son café et attendait qu'on l'en félicite. J'allais jusqu'à retenir ma

respiration pour mieux entendre. Une horde de grouillements de canalisation passèrent au trot, puis plus rien. Juste la matière sourde et aveugle du béton. Mon oreille scannait ses profondeurs comme le radar du sous-marin et rien ne paraissait la perturber. Si ce n'est un sifflement. Oui, peut-être, là, tout au fond, étouffé par le plein, un sifflement, chétif, fuyant, parfois saccadé... Et puis non. En fait non. Il n'y avait rien. Brusquement, je sentis un fluide glacial s'infiltrer dans mon oreille. Je décollai aussitôt mon visage pour découvrir que le plafond avait lui aussi été atteint par l'eau et que des gouttes commençaient à se former tranquillement sur l'étendue de sa surface. L'une d'entre elles, la plus vaillante sans doute, détacha lentement sa comète du plafond et, lorsqu'elle fut prête, se laissa tomber directement dans mon œil. La guerre ainsi déclarée, des dizaines d'autres gouttes l'imitèrent et se mirent à dégringoler de part et d'autre de la chambre. Je descendis de mon perchoir avec moult précaution – plus facilement, heureusement, que je n'y étais monté – et m'approchai à nouveau de la fenêtre. L'eau était là, devant moi. Et elle grimpa lentement, le haut de la vitre, son ventre baveux de limace plaqué au verre de ma fenêtre. Les joints, qui, déjà de leur temps, n'étaient ni des plus récents ni des plus sophistiqués, laissaient passer de pansus filets d'eau sur les côtés. Ces filets d'eau coulaient ensuite le long du mur pour rejoindre le sol et embrasser mes orteils nus. Je reculai vivement pour ne pas plus patauger. « Tout ça n'a aucun sens », j'ai furtivement pensé, et c'était là sans doute l'idée la plus reconfortante de la journée. Tant et si bien que je m'y suis tenu. Les gouttes, pendant ce temps, avaient gagné en initiatives. Il en tombait et de plus grosses, et de plus nombreuses. Oui, on aurait dit qu'elles étaient toute galvanisées à l'idée de conquérir ce nouvel espace intérieur qui leur avait résisté pendant tout ce temps. Après des jours et des jours de combat acharné, elles étaient enfin là. Et pas question de rebrousser chemin. Moi, j'ai honoré la cafetière qui avait fait un super boulot en me servant une grande tasse de kawa, j'ai pris mon parapluie et puis je suis retourné me pieuter. Là, j'ai ouvert le pépin et j'ai pris le temps de boire la tasse. C'était fort, c'était chaud. C'était tellement noir qu'on aurait dit un trou dans le monde. C'était un café resserré au tournevis, comme je les aimais. Ça m'a fait l'effet d'un siphon qu'on débouche à la soude, j'avais l'œsophage en civière. C'était un café qui avait une revanche à prendre. J'ai trouvé ça bien. Et puis je me suis gratté la couille gauche, et là j'étais aux anges. Ouais. Tout pouvait bien se faire la malle autour de moi, pour ce que j'en avais à foutre, tant qu'on me laissait de quoi faire du café et me gratter la couille gauche. C'est sur cette apaisante réflexion qu'on a toqué à la porte. Je n'ai pas sur-réagi. Je préférerais ne pas y croire avant d'avoir ouvert. Le parapluie dans une main, la tasse dans l'autre, je suis allé à la porte et j'ai baissé la poignée avec le coude. Elle était là, comme l'eau. Ses grands yeux gris m'ont fait vaciller à l'intérieur mais j'ai encaissé. Elle était plus belle qu'avant, je ne sais pourquoi ni comment. Elle

était plus ou moins sèche aussi, au contraire de moi. L'eau ne devait pas encore être arrivée jusqu'en haut.

« Salut », elle a dit bêtement. Il lui manquait son assurance. Je n'ai rien dit qu'un hochement de tête.

« Je peux entrer ? »

J'ai fait signe que oui, et puis je suis retourné m'asseoir dans le lit avec mon parapluie et mon café. Elle est entrée dans la chambre en fermant la porte derrière elle. Son regard s'est perdu sur l'invasion en cours des gouttes. Moi je l'observais en buvant mon café. J'étais sidéré par sa beauté. « Ne jamais sous-estimer les pouvoirs de la jalousie », je me suis dit, grinçant. Elle a vu la table au milieu de la chambre, et la chaise sur la table, et elle a compris, mais elle n'a rien dit.

« Tu veux un café ?, j'ai demandé, pour changer de sujet.

- Oui. »

Je me suis contenté de pointer la cafetière du doigt pour l'inviter à se servir. Elle a laissé tomber son sac par terre pour se faire une tasse, et puis elle est revenue vers moi. Doucement, elle a trempé les lèvres dans le liquide fielleux et ça l'a fait grimacer.

« Il est dur.

- Il ne fait pas semblant, oui.

- C'est bien. »

À présent, elle commençait à être un peu mouillée quand même, à force de se faire pleuvoir dessus. Elle a tremblé.

« Je peux m'asseoir avec toi ? »

Sa voix était chaude, laineuse. Je n'ai pas hésité une seule seconde et je me suis décalé dans le lit pour lui faire une place. Elle n'a pas hésité non plus, a rapidement retiré ses bottes et son manteau pour me rejoindre. Je l'ai abritée sous mon parapluie. Au passage, elle avait récupéré son sac à main duquel elle sortait à présent un flacon de gnôle. Elle en versa d'abord abondamment dans sa tasse de café avant de me le tendre. Nos yeux se croisèrent et je soutins son regard à la recherche d'une éventuelle marque de provocation. Mais non. J'ai pris le flacon et j'en ai versé à mon tour une bonne dose dans mon café. Humectant mes lèvres, j'ai hoché de la tête : ça le faisait. Elle a rangé la gnôle dans son sac et, du même mouvement, elle a sorti un paquet de cigarettes quasi plein. Là encore, j'ai cherché l'affront de son acte mais je ne l'ai pas trouvé. Elle nous a allumés avec son briquet. J'ai pris une première latte, accompagnée d'une rasade de café assaisonné. Tout allait mieux. Cependant, je n'ai pas pu m'empêcher d'ouvrir ma gueule.

« Alors comme ça il y avait bien de l'alcool et des clopes là-haut. Pourquoi t'es pas restée ? »

Elle s'est tournée vers moi avec un calme à la fois craintif et sévère, et j'ai immédiatement regretté mon invective.

« Tu veux que je reparte ?, elle a fait, sans menace.

- Non, reste, j'ai tout de suite dit, avant qu'il ne soit trop tard. »

Elle a souri, rassérénée. On a recommencé à fumer et à boire en silence. Les gouttes s'écrasant sur la toile cirée du parapluie faisaient de gros « schplock ». On a regardé la chambre qui allait à vau-l'eau sans chercher quoique ce soit à y faire.

« Bon, elle a dit, eh bien on dirait que ça ne va pas s'arrêter.

- Non, j'ai confirmé, je ne crois pas non plus. »

Les percées d'eau que filtrait la fenêtre s'étaient fait trombes et formaient à présent un véritable torrent qui glissait jusqu'à la porte d'entrée, emportant poussières, pantoufles et chaussettes sur son passage.

« Je suppose qu'il nous restera toujours la nage, elle a commenté en reprenant une taffe.

- Je sais pas nager, j'ai dit, parce que c'était vrai. Ça l'a fait toussoter.

- Pardon ?

- Je sais pas nager, j'ai répété. »

Elle a hoché de la tête et s'est détournée pour prendre une longue lampée de café, de celles qui aident à tenir bon, bien corsée, bien vivifiante. Une fois qu'elle eut ainsi assommé un peu plus sa conscience, elle a fait marche arrière :

« Tu ne sais pas nager ?

- Non, j'ai dit. J'arrive à flotter, à la limite, mais... »

Son visage est devenu tout rouge d'un coup et elle a explosé de rire.

« Tu te fous de moi ?

- Non, j'ai dit, et j'ai commencé à rire aussi, mais moi c'était nerveux. Mais je peux flotter, alors si tu me pousses on devrait pouvoir avancer. »

Son rire a redoublé d'éclat et m'a entraîné comme le courant.

« Tu ne sais pas nager... », elle a répété encore une fois en se pouffant dessus. J'ai haussé les épaules et fait « non » de la tête. On a ri comme ça, brutalement et grassement, pendant encore deux bonnes minutes, et puis on s'est calmés. Alors nos yeux se sont harponnés, nos visages se sont remorqués, et nos lèvres se sont imbriquées. Nos tasses se sont renversées, nos mégots se sont asphyxiés, nos vêtements se sont retirés, nos corps se sont dénudés, son soutien-gorge s'est dégrafé, mon poncho s'est envolé. J'ai plongé dans l'abîme de sa nuque, où

naissaient les racines sombres de ses boucles. J'ai senti ses cheveux fendre mes doigts, leurs nœuds se défaire devant moi tandis que ma paume envahissait délicatement son cuir saillant. J'ai cherché le chemin de ses hanches, et chassé ses parfums. J'ai suivi les lignes de ses reins, et dévalé la crête de son dos, où la peau est si proche de l'os qu'on y glisse sans effort. J'ai pris sa bouche entre mes lèvres, sucé sa pulpe, provoqué sa langue. Je l'ai humée comme on s'enivre, goûtée comme on se panse, bue comme on se noie. Je l'ai aimée comme on se brûle. Et tandis que nous cheminions vers le spasme cataleptique, nos corps s'évanouirent entre la pluie et les draps comme la fumée à l'air libre. Au tout dernier soupir, il ne restait de nous que l'empreinte du plaisir.